

Les cuisines : d'un grand hôtel des Etats-Unis

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 2

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

espérant qu'il se déciderait de lui-même, ce qui, d'ailleurs, ne devait point tarder.

Environ six semaines ou deux mois après l'étrange conversation qu'il avait eue avec la vieille Micheline et qui empêcha longtemps de dormir maître Abelin, André rencontra par aventure dans le petit chemin, derrière la ferme, un paysan qui avait l'air d'examiner attentivement les abords de la maison.

André, qui certainement, ne lui eût accordé aucune attention sans ce geste, ne put s'empêcher de le dévisager en passant.

L'autre le remarqua.

— Pourquoi donc me regardez-vous comme ça ? lui demanda-t-il d'un ton querelleur.

— Eh ! eh ! répondit-il, tu n'as pas l'humour commode, à ce qu'il paraît ; tu sais pourtant le dicton : un chien regarde bien un évêque...

— Il y a manière et manière de regarder, reprit l'homme.

André haussa les épaules et continua son chemin, sans voir l'expression haineuse du paysan qui grommela je ne sais quelles menaces et tendit son poing fermé vers lui dès qu'il eut le dos tourné.

La nuit même de cette rencontre à laquelle André ne pensait certainement pas une heure après, il sembla au jeune homme, qu'une pensée tenait encore éveillé, entendre un bruit insolite du côté de la grange.

Il prêta l'oreille et pensa d'abord s'être trompé, car le chien n'aboyait pas et il était de bonne garde. Il allait donc essayer de s'endormir lorsque, de nouveau, il se leva sur son séant et écouta plus attentivement. Le chien n'aboyait pas, mais il grognait. Il se leva à la hâte, se vêtit, descendit, s'embusqua contre le mur de la grange et secondé par un splendide clair de lune, plongea son regard dans la petite cour close par un sommaire grillage de bois.

Ainsi placé, il pourrait voir sans être découvert.

D'abord il ne remarqua rien, bien qu'il continuât à entendre marcher.

Les croisées restaient fermées, la fourche et l'échelle, dont il s'était servi dans la journée, étaient encore posées à la place où lui-même les avait mises, son travail terminé ; rien ne bougeait dans le calme de cette nuit claire comme une aube.

Avait-il donc été le jouet d'une hallucination ?

Soudain le bruit des pas devint plus distinct et un aboyement furieux éclata.

Alors il s'éloigna avec précautions, appela doucement :

— Tout-Beau ! Tout-Beau ! et détacha le chien dans sa niche.

— Cherche ! dit-il.

Tout-Beau courut d'un trait, suivi d'André, jusqu'au-dessus de la grange. Là le chien s'arrêta, flaira et aboya de nouveau.

— Il y a quelqu'un là-dedans, hein ? fit le jeune homme, attends, je vais ouvrir...

Il n'eut point cette peine. La porte fut repoussée brusquement et un homme s'échappa bousculant André qui voulut le saisir au collet.

Soit que l'homme fût plus lesté, soit qu'André calcula mal son mouvement, l'intrus se serait échappé sans l'intervention du chien qui le rattrapa.

Alors, affolé, se voyant perdu, il donna un formidable coup de pied au pauvre animal et se réfugia dans une sorte de hangar dont le

battant se trouvait ouvert, prêt à sauter à la gorge d'André si celui-ci le relançait jusque dans l'ombre.

Il n'en fut rien, car, s'il le suivit, il se garda bien de pénétrer dans le hangar. Si le gredin avait trouvé plaisant d'y chercher asile ! lui le trouvait bien plus plaisant encore et il ne songea pas une seconde à l'en faire sortir.

Au contraire, il poussa le battant et tira le verrou sur lui.

— A demain, mon camarade ! lui cria-t-il. Je vais dormir, fais-en autant. Nous réglerons nos comptes demain, ne t'inquiète pas !

Et il s'éloigna tranquillement, escorté de Tout-Beau, tandis que l'autre, pris d'une rage folle, vociférait à pleins poumons.

Lorsqu'André se leva, le lendemain à son heure habituelle, sa première pensée fut pour le prisonnier et il se dirigeait vers le hangar lorsqu'il rencontra maître Abelin, blême et effaré.

— Qu'avez-vous, père ? mon Dieu, qu'avez-vous ? s'écria-t-il presque épouvanté.

Le fermier le regarda d'un air courroucé :

— Tu es bien cause de ce qui arrive, répondit-il, car je n'avais point manqué de te prévenir et tu n'ignorais point que cela portait malheur d'aller aux Trillettes. La sorcière a déjà jeté le mauvais sort !

André ne peut réprimer un mouvement d'impatience.

— Mais enfin, répéta-t-il, qu'avez-vous ? qu'est-il arrivé ?

— Il y a le sort quoi ! les deux vaches sont crevées !

— Oh ! fit le jeune homme, celles de la grange ?

— Oui.

Il resta consterné, car c'était deux belles bêtes achetées de la veille seulement et qu'on avait, pour cette nuit, remises dans la grange à cause des réparations qu'on terminait à l'écurie.

— C'est la sorcière qui l'a voulu ! gémit le fermier. Tu as été aux Trillettes et c'en est fait de nous ! Oh la misérable ! Il n'y a donc personne au pays qui ait le courage de la tuer ?

— Taisez-vous, père ! dit André ; c'est de parler comme vous faites qui porte malheur. Il n'y a point de sorciers ni de jeteurs de sorts, je vous le répète, mais il y a des malfaiteurs... On a empoisonné nos bêtes et je sais qui...

— Par exemple !

— Et je vais vous en donner la preuve.

Le fermier fut ahuri.

— Entrez dans la salle, reprit le jeune homme, et patientez une minute, vous allez voir...

(A suivre.)

Les cuisines

d'un grand hôtel des Etats-Unis.

Ah ! les beaux mangeurs que ces Américains ! Ils n'excellent peut-être pas dans les raffinements de la cuisine française ; mais quelles fourchettes et quels estomacs, grands dieux ! Comme ils comprennent qu'il faut une bonne table pour faire de grandes choses et de belles affaires !

Jetons, par exemple, un coup d'œil sur un grand hôtel américain et ses cuisines immenses où tout grille et

bout, crépite, rôtit, grésille, se dore, s'attendrit, chante, rissole, embaume : vingt-huit ou trente cuisiniers, cinq ou six boulangers, une douzaine de pâtisseries, une vingtaine de femmes uniquement préposées à la cuisson des légumes.

Dans les coffres, une centaine de saumons magnifiques, quinze cents beefsteaks et autant de côtelettes, attendant le grill. Ici, le compartiment réservé aux moutons et aux agneaux, au bœuf, si cher aux fourchettes yankees ; cascades de viande, pyramides de chair, imposant ensemble, découpé, rangé, classé, préparé, disposé avec une propreté extrême et un soin inouï. Là, le domaine des poulets : cinq ou six cents par jour, savourés sous tous les déguisements ; bouillis, rôtis, fricassés, sautés, aux concombres et aux oignons, en daube, en blanquette, que sais-je ? Un déluge de bouillon : cinq cents litres au moins pour la journée.

Qu'on se figure maintenant huit ou neuf cents Yankees à table, des salles immenses avec des perspectives à la Véronèse, des plantes, des fleurs, des jeunes miss qui sont bien les plus belles filles du monde, des voix qui s'élèvent, des parfums qui flottent, des plats qu'on apporte et des plats qu'on emporte. Des groupes de laquais impassibles et graves, un chapelet sombre de domestiques dont chaque grain vivant est un nègre. Aucune faute, aucun oubli, aucun retard. On s'assied, on se lève, on dine, on a diné. Où sont donc ces cascades de chairs, ces pyramides de fruits, ces dômes de pâtisseries, ces avalanches de légumes, ces torrents de grogs, ces déluges de thé ?

Tout cela s'est fondu, éclipsé, évaporé.

Voilà une race qui a de l'estomac ! Voilà un peuple qui n'est pas près de mourir d'inanition, qui peut se flatter de tenir des siècles et encore des siècles au bout de sa fourchette !

Sacrifices d'animaux. — On ne se fait pas une idée du nombre considérable d'animaux qui sont sacrifiés aux expériences bactériologiques de l'Institut Pasteur. Tous les jours on inocule, en moyenne, dans cet établissement, 10 lapins, 10 cobayes et 4 ou 5 chiens. Les lapins qui sont bien nourris avant d'être inoculés, puis tués, doivent peser deux kilogrammes. Ils valent 3 francs pièce, les cobayes 1 fr. 25, et les chiens 2 fr. 50, pris en fourrière.

La consommation annuelle est de 4000 lapins, 4000 cobayes et de 900 à 1000 chiens. Total, 20,000 francs.

Malgré sa sensibilité, M. Pasteur n'hésite pas à sacrifier tant d'animaux. S'il a tué des poules, c'était pour sauver les autres du choléra qui leur est spécial.